

LA FEMME AFRICAINE ET L'EXIL DANS *AMOURS SAUVAGES* DE CALIXTHE BEYALA

Maryse AZUE MINKO
GRALIFAH/ École Normale Supérieure
Libreville /Gabon

Résumé :

Le thème de l'exil est très présent et se conjugue avec la figure de la femme africaine dans la plupart des littératures africaines francophones, à l'instar du roman de Calixte Beyala, *Amours sauvages*. Dans cette réflexion, nous montrerons comment l'auteur examine à sa manière le thème de l'exil et de la condition de la femme africaine à travers l'itinéraire de Eve-Marie, héroïne du roman. Notre hypothèse de travail est la suivante : l'exil de la femme africaine vers l'Europe est susceptible de se solder généralement par une désillusion, en raison du contraste saisissant entre les mœurs occidentales et les pratiques sociales africaines. Grâce à une analyse minutieuse de l'œuvre instruite par la grille sociocritique empruntée à Claude Duchet (1979), consistant à l'étude des manifestations du social dans la structure d'une œuvre littéraire, nous tenterons de comprendre le projet de l'exilée à partir de l'itinéraire du personnage principal. L'enjeu étant de comprendre la vision du monde des femmes africaines avant et pendant l'exil, ses présupposés, ses manifestations et ses conséquences.

Mots clés : Exil, exotisme, intégration, femme africaine, mœurs.

AFRICAN WOMAN AND EXILE IN *AMOURS SAUVAGES* OF CALIXTHE BEYALA

Abstract :

The theme of exile is very present and is combined with the figure of the African woman in most French-speaking African literature, as in Calixte Beyala's novel *Amours sauvages*. In this reflection, we will show how the author examines in her own way the theme of exile and the condition of the African woman through the itinerary of Eve-Marie, the novel's heroine. Our working hypothesis is as follows : the exile of African women to Europe is likely to generally end in disillusionment, due to the stark contrast between Western mores and African social practices. Through a meticulous analysis of the work, informed by the sociocritical grid borrowed from Claude Duchet (1979), consisting of the study of the manifestations of the social in the structure of a literary work, we will attempt to understand the exile's project based on the main character's itinerary. The aim is to understand the worldview of African women before and during exile, its presuppositions, manifestations and consequences.

Key words : Exile, exoticism, integration, African women, morals.

Introduction

Examiner le thème de l'exil, c'est avant tout revenir à sa racine étymologique latine : *exilium*, qui signifie mettre en dehors de chez soi, expulser, éjecter. Autrement formulé, l'exil est la condition de celui qui vit hors de sa patrie, loin de son pays natal, en dehors de soi. Ce thème qui a inspiré plusieurs plumes africaines, à l'instar de celles de Fatou Diome dans *Le ventre de l'Atlantique*, de Cheikh Hamidou Kane dans *l'Aventure ambiguë*, d'Aké Loba dans *Kocoumbo*, *l'étudiant noir* et maintenant de Calixte Beyala dans *Amours sauvages*, nous interpelle. Ce d'autant plus qu'il révèle un fait d'actualité propre au genre féminin et africain au demeurant : c'est-à-dire le désespoir des femmes, leur volonté effrénée de réussir leur vie en Europe, leur soif d'émancipation et surtout leur désir d'affirmation. Calixte Beyala a beau jeu de faire intervenir ce thème dans *Amours sauvages* en mettant en perspective deux sociétés avec des mœurs et des coutumes diamétralement opposées : la société africaine enfermée dans le passé et la répétition,

et la société occidentale tournée vers le progrès et l'émancipation. Ce qu'elle raconte ici, et qui a valeur dès l'incipit, de contre-modèle, c'est l'histoire d'une vie dont la trajectoire ne tient son éloquence qu'à la faveur d'un exil, d'un *hors de chez soi* ou d'un sentiment de ne plus s'appartenir et d'être étrangère à sa propre condition socio-historique d'existence.

Le choix porté sur l'œuvre de Beyala s'explique par la densité de ses corpus. Et c'est parce que nous avons voulu apporter notre pierre à l'édifice que nous entreprenons de formuler pour la toute première fois dans l'ensemble des travaux sur Beyala le thème : *La femme africaine et l'exil*, qui demeure ainsi pionnier dans le genre. A ce titre, nous amorçons cette question sur le genre féminin. A la croisée des chemins entre le social et le littéraire, ce thème justifie le choix de notre approche méthodique, c'est-à-dire, la sociocritique, laquelle « tente de dégager les éléments du social absorbés par le texte ». Autrement dit, c'est l'ensemble des faits sociaux révélés au travers de la syntaxe, de la sémantique et du narratif. Ce concept est propre à Claude Duchet qui évoque pour la première fois en 1971, « une approche au croisement de la psychanalyse et du matérialisme dialectique en essayant d'analyser comment le social s'inscrit dans un texte et par quelles voies. » (C. Duchet, 1971)

En effet, l'autrice, à travers le personnage d'Eve-Marie, fait jouer l'exil pour exhiber le désir effréné des femmes africaines de quitter leur pays d'origine pour aller vers une terre d'espoir, un pays meilleur où il fait mieux vivre que chez elles, et surtout où il est possible de réaliser ses rêves sans jamais se renier, ni oublier d'où l'on vient. Mais l'exil s'accompagne aussi, selon Beyala, de la désillusion, du moment où Eve-Marie est confrontée à des mœurs contraires à sa société d'origine une fois installée hors de chez elle. Et cela nous conduit à formuler l'hypothèse selon laquelle, de nombreuses femmes africaines, souvent habitées par le rêve d'aller vivre en Europe, souvent flattées par ce qu'elles lisent dans les journaux ou par les témoignages de leurs congénères parties vivre en Occident, sont confrontées à la dure épreuve du contraste entre l'imaginaire et la réalité. L'Occident est souvent vu par elles comme un paradis, un monde où tout est beau, où les hommes et les femmes vivent en parfaite harmonie, alors que, à l'épreuve des faits, ce n'est pas toujours le cas. Il y a certes un bon côté de l'Occident, c'est son développement industriel et infrastructurel : ses routes, ses quartiers tracés, ses villes urbanisées, ses logements adressés, ses boulevards gigantesques et interminables, ses écoles performantes, ses grandes universités, sa culture et son opulence, etc. Mais c'est davantage au niveau de ses mœurs, des habitudes des gens et de la femme, notamment, celle venue d'ailleurs, que se trouve le côté sombre de cet endroit du monde selon le récit beyalien.

C'est tout l'enjeu de cette analyse, à savoir mettre à nu les avatars d'une société qui fait effectivement rêver la femme africaine. Cette dernière a le sentiment profond que l'homme Blanc s'occupe mieux de la femme que l'homme Noir, que la société occidentale est supérieure en tous points de vue à la société africaine, et que l'exil est la seule voie de salut pour réussir sa vie. D'où les interrogations suivantes qui s'offrent à notre logique : à quel moment naît la désillusion d'Eve-Marie, personnage-clé du roman ? Quelles sont les manifestations de cette désillusion ? Que cherche à véhiculer l'autrice comme message à travers l'itinéraire de cette héroïne ? Comment se comporte la société occidentale vis-à-vis de la femme africaine ? L'idée dominante du thème de l'exil est-elle que, en définitive, tout exil est négatif lorsqu'il s'agit de la femme africaine se trouvant en Occident ou alors l'exemple du personnage d'Eve-Marie n'est qu'un cas isolé en dehors duquel l'exil de la femme africaine vers l'Europe est toujours un motif de reconstruction, voire une réussite ?

Le parcours du personnage principal nous permettra de vérifier notre hypothèse qui est celle de vérifier si l'exil de la femme africaine est toujours soldé par la désillusion en raison de l'ambivalence des deux cultures qu'elle affronte lorsqu'elle change de continent. Partant du fait que si les femmes aspirent à l'exil, c'est parce qu'elles espèrent avoir des meilleures conditions de vie, un meilleur épanouissement de soi, et pour ce faire, elles s'adonnent à une simple reconstruction des identités, non possible en Afrique, mais favorable aux conditions et au contexte social occidental.

Pour répondre à ces interrogations, nous exploiterons les faits sociaux tirés du texte, grâce à une analyse de la sémantique, de la syntaxe et du narratif suivant l'approche de Duchet. Ce qui nous permettra de déceler les différentes parties de notre travail. Dans un premier temps, nous montrerons le désir du personnage pour l'exil et dans un deuxième temps ses désillusions et enfin la reconstruction de son identité.

1. Le parcours d'Eve-Marie et l'état des lieux

La fiction romanesque, *Amours sauvages* nous rappelle, à plus d'un titre, les faits d'une actualité brûlante au sujet des femmes africaines en exil. Calixte Beyala nous y présente une jeune fille fragile et sensible qui quitte son village natal du Cameroun pour s'exiler en France où elle vivra dans un quartier parisien appelé Belleville. Non satisfaite de la vie dont elle rêvait une fois à Paris, elle sera obligée de travailler dans une maison close appelée "Les Belles parisiennes" chez monsieur *Trente pour cent*. Ce statut n'est guère reluisant pour elle, car elle déambule à longueur de journées dans les rues du faubourg Saint-Honoré et se fait appeler *Mademoiselle « Bonne surprise »* (p.9) en souvenir de ses formes gracieuses et de ses bons et loyaux services de péripatéticienne. Mais lorsque le poète Pléthore demande sa main, elle l'épouse tout de suite pour améliorer sa situation et honorer son statut de femme responsable et vertueuse. Elle devient alors Madame Eve-Marie Gerbaud Pléthore et cesse d'être mademoiselle *Bonne surprise*. Son itinéraire tire la sonnette d'alarme sur l'expérience actuelle du phénomène d'immigration des femmes noires vers l'Occident. Les faits consacrés au fléau de l'immigration massive vers l'Occident révèlent qu'une grande majorité est composée de migrantes et que le motif prédominant est l'augmentation des mariages mixtes et binationaux. Plusieurs jeunes femmes noires africaines quittent l'Afrique pour s'exiler volontairement en France sans se soucier des conséquences qu'elles encourent.

1.1- Le rêve ou le fantasme de l'Europe

L'attrait pour l'Europe ou le fantasme de l'Occident est un thème tout aussi fécond en littérature que celui de l'exil. Nous avons à cet effet parcouru le champ de recherche des travaux axés sur les romans de Beyala et ceux relatifs à l'exil, sans pour autant prétendre à l'exhaustivité desdits travaux. Certes, notre thématique reste pionnière dans ce champ de recherche mais l'œuvre de Calixthe Beyala a fait l'objet de plusieurs écrits, plus d'une dizaine, articles, mémoires, thèses de doctorat et essais confondus. Dans ce halo, nous avons pu relever certains travaux qui abordent modestement la même problématique que la nôtre, à savoir la question de l'exil, de la femme et de sa condition sociale. Il s'agit notamment de l'article de Cécile Dolisane Ebossé dans *Féminitude ; violence sexuelle et conflits de genre dans la prose romantique de Calixthe Beyala* (2014), de celui d'Utotoh Clément : *La critique du mariage dans Amours sauvages de Calixthe Beyala* (2018) et celui de Mbaye Diop ; *Le salut de la femme africaine dans l'exil : l'interaction bonheur-identité dans une perspective problématique chez Beyala et Ken Bugul* (2020). Toutes ces publications semblent renvoyer aux mêmes préoccupations relatives au fait de l'exil. C'est grâce à cet exil que la femme acquiert sa liberté et qu'elle se débarrasse du joug patriarcal. En somme, elle doit s'assumer pour améliorer sa condition sociale et s'extraire des carcans qui l'assujettissent.

De toute cette littérature, l'Europe apparaît souvent pour l'exilée africaine comme une terre de rêves, un lieu où la réussite sociale est garantie à chacun sans exception, un endroit qui fascine, un havre de paix et de plaisirs et quelquefois comme un mythe, voire un paradis terrestre où tout est beau et luxueux. Parce que, selon Calixte Beyala, « Dieu s'était montré plus généreux en Europe » (p. 10.) Et l'imaginaire beyalien à travers le parcours de son héroïne principale est éloquent de ce point de vue. Du moins, c'est cet aspect que nous relevons lorsque nous parlons du rêve de l'Europe selon l'imaginaire de l'autrice au sujet du parcours de ses protagonistes avant le voyage vers cette terre de mirage. On le voit à travers le sentiment qui anime les villageois lorsqu'ils apprennent le départ d'Eve-Marie vers la France : « Nous aussi, nous irons en France » (p. 10). Le rêve de l'Europe c'est aussi *le voyage de la maman d'Eve-Marie* qui, contre vents et

marées, effectue un voyage sur Paris pour rejoindre sa fille. Elle est admirative devant les grands édifices qui ornent la ville de Paris, au regard de ses grands boulevards, de ses fontaines publiques, de ses rues adressées, etc. En effet, lorsqu'elles arpentent les rues de la capitale, telle est leur réaction : « Nous fûmes exprès de faire un détour par les beaux quartiers. 'C'est magnifique, criait-elle !' » à la vue de l'Arc de Triomphe et des Champs-Élysées... » Mais elle désenchante très vite lorsqu'elle constate la différence d'éclat entre Belleville et le grand Paris ; elle ne se gêne pas alors de demander à sa fille : « Sommes-nous toujours à Paris ? » (p.18). Et le même étonnement se poursuit : « lorsque nous débarquâmes à Belleville, elle s'arrêta et ses traits se désharmonisèrent : son nez se fronça : son front se cribla de fléau et ses lèvres déchargèrent un son atroce : « Nous sommes encore à Paris ? » (p.18). Cette admiration s'avère donc éphémère dans ce roman de Beyala puisque très vite, les paysages radieux sont remplacés par des regrets et les souvenirs d'Afrique resurgissent :

Mes sourcils se fronçaient et je me remémorais mon village d'Afrique environné de grandes collines derrière lesquelles le soleil disparaissait, je voyais ses montagnes sombres hérissées de bananiers, ses manguiers à gros fruits rouges. Des milliers de singes volaient de branche en branche et hurlaient. (...) ces objets m'enfonçaient dans les rêves lumineux et je quittais mon pays, parce que Dieu s'était montré plus généreux en Europe (p. 10.)

En effet, le texte devient une sorte de litanie de comparaisons entre les meilleurs moments passés en Afrique et les réalités lugubres d'Europe : « Je fredonnais de mélancoliques chansons et les gens bien habillés que je croisais me rendaient des regards froids comme du verre ». (p.10) Ces extraits prouvent à suffisance que les personnages sont partagés entre le charme, le désenchantement et la désillusion.

1.2- Déception et désillusions

Dans un contexte d'immigration, le désespoir et la désillusion sont monnaie courante car les personnages quittent leur zone de confort pour se rendre dans un autre cadre d'existence, souvent plus lumineux et parfois moins confortable et souvent plus troublant et donc moins paisible, alors les réactions se font bruyantes et la léthargie s'installe. Pour ce qui est du personnage d'*Amours sauvages*, on peut dire d'Eve-Marie qu'elle est de nature battante, possède la fougue du succès, qu'elle ne désespère pas, ne se décourage pas, quels que soient les obstacles à surmonter, et son désenchantement est ce qui la motive et l'amène à combattre pour forger son destin : elle travaille en effet durement pour gagner sa vie : « Dès mon arrivée d'Afrique, je passai de désillusion en désillusion et me retrouvai besogneuse chez M. Trente pour cent » (p. 7.) Puis plus tard, la petite africaine est enfin récompensée pour ses grâces, elle a tapé dans l'œil de celui qui devient son demi-seigneur :

J'épousai Pléthore, nous allâmes faire une photo, celle qui est posée sur mon guéridon, on nous voit assis dans des fauteuils rembourrés et ocre...Le Président de la République française me serre la main et m'offre un immense bouquet de rose. C'est une image splendide. Je l'ai envoyée au pays parce que je ne voulais pas qu'on sache dans quelle misère je vivais. D'ailleurs personne ne soupçonna jamais que la photo avait été faite chez M. Salam, spécialiste du trucage. (p. 16.)

Face à cet inassouvissement des désirs, on peut s'arrêter un instant sur le prénom composé d'Eve-Marie, pour tenter de saisir une de ses significations. Voilà deux prénoms antinomiques qui s'excluent l'un l'autre : d'un côté, Eve renvoie au mal, au fruit défendu, au péché originel, à la chute de l'homme et donc à la malédiction, tandis que Marie, la mère du Christ, exprime le bien c'est-à-dire la délivrance, le salut, la bénédiction, la pureté. Eve-Marie est sans doute un personnage controversé, partagé entre le bien et mal ; c'est un personnage mi-ange mi-démon,

qui concentre sur lui toute la complexité de l'existence humaine. Entre la perversion *éviq*ue et la pureté *mariale*, la jeune fille a maille à partir avec sa nouvelle localisation géographique au point où elle se retrouve en porte-à-faux avec la société qui l'accueille. Mais à son grand étonnement, l'un des clients assidus de ce maquis propose de l'épouser. Ravie, elle se projette déjà à un avenir plus radieux. N'y croyant pas au tout début, Eve-Marie réalise finalement qu'elle a plus de chance que les autres filles des *Belles parisiennes* ; son lieu de travail. Se marier à un homme blanc, qui plus, est français et parisien, est une aubaine qui la sortira certainement de sa pauvreté et de sa vie d'errance. Cependant, son bonheur est éphémère parce qu'elle désenchant vite lorsqu'elle surprend son époux Pléthore, en pleine infidélité :

Un marmotement d'effroi sortit de ma gorge et le ciel creusa un abîme au-dessus de ma tête. J'ai oublié mon porte-monnaie ! je repris le chemin inverse en me frayant une route au milieu de tous ces gens qui n'avaient pas d'argent à dépenser. J'étais paniquée à l'idée que quelqu'un ait pu trouver mon portefeuille. L'angoisse m'étreignait toute "Seigneur ôte cette embûche de mon chemin", suppliai-je. Puis je me rassurai en me disant que la miséricorde divine était immense. Un pigeon en vol caqua et sa fiente s'écrasa sur mon pied. Un chien abandonné me regarda de ses yeux larmoyants, je le caressai et défientai mes chaussures sur ses poils. Je pénétrai chez moi, et ce que je vis me fit pousser un cri compulsif : Seigneur ! Pléthore était agenouillé entre les jambes de Mme Flora-Flore. Il œuvrait avec violence et la jeune femme s'activait avec une passion choquante. Dès qu'ils me virent, leurs visages se morfondirent en plaisirs contrariés. (p. 49).

Ce désenchantement est amplifié par la cruauté terrifiante de M. Jean Pierre-Pierre, l'époux de son amie Flora-Flore :

Flora-Flore était nue dans la cour. Sa peau crayeuse absorbait la lumière comme les pieds d'un fraisier. Ses cheveux cascadaient en boucle sur ses épaules. Elle marchait à genoux sur du bitume et ses fesses tressautaient. Ses bras levés au ciel telle la vierge suppliciée "je t'en prie Jean Pierre, t'en vas pas". Elle tenta d'attraper le bas de son pantalon. D'un coup de pied sec, il l'envoya échouer. (p. 129).

Enfin, Eve-Marie est désenchantée et troublée à cause d'une inversion de la table des valeurs, car pendant que son couple mixte se refait et file l'amour parfait, celui de sa copine est en revanche un champ de guerre. Jean Pierre-Pierre qui est blanc, est aussi sauvage et criminel qu'un animal, un barbare de la pire espèce, celui qui abuse des femmes et les tue à sa guise. Comment appréhender de tels comportements chez un homme blanc issu de la race des élus ? En somme, l'une des versions qui sous-tend son interrogation et qui est d'ailleurs plébiscitée par M. Pléthore est que l'homme, qu'il soit noir ou blanc, agit en tant qu'humain et non en tant que blanc ou noir, que la différence de couleur de peau n'est pas responsable du comportement des humains. L'homme est homme, un point. La peau n'influence en rien son mental. Cela éclaire aussi parfaitement les craintes de l'héroïne exprimées dès l'incipit du roman :

Une fois de plus je tente d'assembler ce qui s'est passé. Une fois de plus j'ai des doutes quant à la nécessité d'une telle confession. Il m'arrive de rêver à ces années où j'avais des idées, des certitudes et la foi. Aujourd'hui, toute vérité me suggère son contraire. Toute affirmation est une folie. Toute conviction me semble fanatisme ? Les extrémistes me qualifieront de folle et les radicaux de stupide. (p.7).

Il est fort admis que le personnage central dévoile toutes les turpitudes qui causent la fragilité de l'exilée. Celle-ci se surprend en train de faire des choses contraires à ses valeurs parce qu'elle souhaite trouver une place au soleil, tout comme les exactions observées lui dévoilent des réalités obscures et inimaginables. En effet, Eve-Marie avait des opinions contraires à ce qu'elle

vit désormais en exil, et de fait, elle n'est plus la même. Elle a acquis une expérience ardue face aux lourdeurs de l'existence. Cependant, Pléthore a illuminé ses horizons, et les expériences vécues dans son aventure d'exilée lui ont donné une autre vision du monde. D'une part, dans son aventure d'exilée, elle a ressenti le rejet de l'autre comme un coup de massue, d'autre part, elle sait que dorénavant, elle doit recourir à la quête d'une identité noire qu'elle cherche à reconquérir absolument. C'est la somme de toutes ses contradictions qui la confine au chaos et lui donne la force de ne pas renoncer à l'exil. De plus, elle ne compte pas abandonner son époux Pléthore quels qu'en soient les écueils. Elle pardonne à Flora-Fore, l'amante de son époux, rend visite à Océan, malgré son orientation sexuelle, et pardonne à ses clients du restaurant, pour la plupart des exilés en dépit de leurs critiques acerbes contre elle. C'est cette réalité qui la pousse inéluctablement à se reconstruire et à se faire une place de choix dans la ville de Belleville, à s'assumer en tant que femme exilée devenue citoyenne, épouse, mère et écrivaine.

En dépit de cette force mentale et de ces efforts dithyrambiques que manifeste le personnage éponyme, le champ lexical du dénigrement n'est pas en reste dans cette aventure féminine. Car dans une telle entreprise de renaissance et de reconversion visant à soigner la dévastation causée par l'exil, il est de bon aloi que l'héroïne cherche à expier ses péchés, à procéder à une purgation de ses passions. Elle doit donc pour cela, offenser la nature afin de se purifier. En cela, la transgression par les voies de la catharsis, à travers une valorisation du lugubre et du laid a pleinement son sens.

2. De la dévalorisation de soi au dénigrement du chez soi

Lorsque le phénomène de l'exil entraîne du dégoût, du désarroi et du désenchantement, l'être se dévalorise et dévalorise le lieu qui l'accueille, aussi huppé soit-il. Le récit est à la fois pathétique et romantique. Le dénigrement se lit chez la narratrice dans la description agressive qu'elle fait de ses personnages. Il n'y a plus de frontière entre le beau et le laid, entre le grossier et l'érotique. Regardons les principaux protagonistes : « M. Pléthore avait les cheveux plantés en V au sommet de son crâne rond comme une calebasse, ses petits yeux verts, son menton si avancé qui le précédait ». (p.8), « M^{me} Bonne surprise a des énormes seins coussineux, un immense derrière de négresse, une peau minuit et des cheveux casquetteux » (p.9), « La maman d'Eve-Marie a des cheveux cotonnés, un dos voûté, des petites mains comme des chatons. » (p.20), « M. Michel est un épicier à grosse respiration. » (p.11), « M. Trente pour cent est trapu et bedonnant. » (p.9).

Cette dualité des attitudes exprimées par le personnage principal se traduit par un sentiment de dévalorisation de son propre soi à celui du lieu de l'exil. À ce vocabulaire qui est à mi-chemin entre le grossier et l'obscène au sujet de la description physique des personnages, se mêle une stylistique empreinte d'images dévalorisantes.

2.1-La dévalorisation de l'immigrée

La dévalorisation est le fait de diminuer la valeur à quelqu'un ou à quelque chose, c'est déprécier. Dans le roman qui nous importe et selon l'approche sociocritique, la dévalorisation est narrative, c'est-à-dire que la trame du récit est empreinte d'un style dépréciatif composé d'injures et des jurons. De plus, elle est sémantique à travers le lexique de la transgression verbale et elle est syntaxique au travers de l'intrusion des phrases africanisées, à l'exemple de celles-ci « Nous étions avec nos cocontinents, j'étais sur mes hautallons, qu'elles aillent piapiater, etc.).

Le dénigrement se lit à travers la raillerie grotesque des jeux du style de la narratrice. C'est au détour du choix d'une stylistique qui fait prévaloir la figure de la personnification, de la comparaison et d'un champ lexical dominé par l'exil que nous apercevons le rabaissement. En effet, La personnification est une figure dominante dans le récit parce que le narrateur souhaite exposer les affres de la déshumanisation que cause le phénomène de l'exil. On aperçoit entre les lignes le passage suivant : « *La gare était si moche et fatiguée* » (p.12) en parlant de la gare d'Austerlitz, puis à la page 17, la romancière écrit ; « *un train disparaissait, l'autre apparaissait,*

vomissant des immigrés espagnols, quelques sans-papiers et des Arabes ». Ceci pour montrer la densité du trafic de l'immigration en France.

L'autrice cherche à donner un souffle de vie aux objets, à la nature, d'autant plus que le végétal joue un rôle prépondérant dans ce texte. On peut y lire notamment son intérêt pour la beauté de la nature florale et de la végétation de façon singulière. À la page 14 du roman *Amours sauvages*, on retrouve une hyperbole et une personnification qui traduisent les relents de regret de la part d'une africaine éloignée de sa terre originelle et qui dit tout son amour en ressassant les souvenirs inoubliables : « bien sûr, je rêvais des forêts amoureuses, des savanes aux cœurs fauves, des tentures pleines d'éminence ». (p.17) Le champ lexical de la végétation est pleinement mis en valeur et est suivie par une autre tournure personnifiée :

Je détestais cette gare parce que la France des libertés et des égalités avait décidé d'oublier ce fragment de son corps, comme si ces chemins ferrailés ne conduisaient pas à quelque province où l'on pouvait manger gras et des canards confits, mais à des tropiques infestés de serpents-boa, de lianes cannibales et de rivières à mamiwater. (P.17).

Ici la France est assimilée à un corps humain qui présente un déséquilibre au niveau de ses organes, donc une France en état de déliquescence, d'autant plus que la gare représente cette partie de ce corps qui semble extraite et qui ne bénéficie pas des largesses du reste de l'assemblage. C'est là que nous percevons une volonté de dénigrement de l'espace, surtout dans une partie de la France qui fait transiter les immigrés dans le roman.

De plus, l'autre figure dominante est celle de la comparaison, les exilées ne se défont pas de leur terre matricielle car la vie nouvelle et chaotique que leur sert l'exil les replonge à chaque instant dans les souvenirs, un genre de retour aux sources langagier. On voit en exemple, Eve-Marie, en pleine méditation, après plusieurs regrets causés par son éloignement :

« Mes sourcils se fronçaient et je remémorais mon village d'Afrique environné de grandes collines derrière lesquelles le soleil disparaissait.... Et je quittai mon pays parce que dieu s'était montré plus généreux en Europe » (p.10).

On aperçoit à travers ce passage, tout l'espoir qui habite Eve-Marie, pensant que dieu s'était montré plus généreux en Europe, la terre d'exil est donc prometteuse d'une vie opulente. Elle pensait qu'elle pouvait y vivre comme dans un paradis. Cependant, la réalité la ramène à se remémorer ses paysages d'antan qui l'obligent à établir des comparaisons, et ce faisant, cet entre-deux devient une véritable obsession, une solution pour survivre à une existence hybride.

La figure de comparaison s'emploie davantage pour mettre en parallèle l'Europe et l'Afrique, Paris et Belleville :

Une arabesque hurlait après son mari et le frappait à coup de feuilles de menthe...Un groupe de chinois aux mines hypocrites magouillait et souriait aux passants, des gens s'agglutinaient parce qu'il se passait quelque chose d'étonnant : une voiture qu'on emmenait à la fourrière, une vieille femme à qui on arrachait son sac, plus loin une mendicante aux dents pourries haranguait un homme....C'était drôle, c'était marrant, parce qu'on était à Belleville, un quartier parenthèse à l'intérieur de Paris, qu'on pouvait y vivre de bonheur simple estampillés d'amitié et de solidarité aux couleurs de toutes les nations. (P. 48).

Cependant, l'une des conséquences malheureuses de l'exil passe du dénigrement de soi au dénigrement du chez soi. La sociocritique nous permet d'entrevoir une volonté d'avalissement de l'espace d'accueil à cause notamment d'une description chaotique des espaces et d'une présentation obscène des occupants de l'espace. Dans cet élan, s'ajoutent par ailleurs la mise en scène grotesque des agissements des personnages qui peuplent cet espace. Le dénigrement est devenu un facteur exutoire et même une occasion d'expiation chez l'héroïne. Ce qui lui permet d'exhumer un passé lointain et de se réapproprier une nouvelle identité qui la comblerait et l'amènerait à braver les dangers de l'exil.

2.2-Le dénigrement du chez soi

Le dénigrement comme sa définition le stipule, c'est décrier quelque chose ou quelqu'un, discréditer, rabaisser. Comment nous le soulignons plus haut, la narratrice jette le discrédit non pas seulement sur L'Afrique, mais aussi sur L'Europe et singulièrement sur Paris et son quartier *Belleville*. L'une des techniques d'écriture pour le faire est sa prédilection pour la figure de la comparaison. Celle-ci lui permet de montrer au plus haut point, la déliquescence et la dégénérescence de la ville de Belleville, d'indexer la luxure et la paupérisation croissante dans laquelle croupissent les exilés au sein de cette partie de l'hexagone. La figure de comparaison est largement usitée par l'auteur parce qu'elle essaye d'éclairer le contexte des disparités et des différences tout en se focalisant sur un aspect social majeur qui prévaut dans le roman, la tenue des mariages mixtes. Les comparaisons abondent ainsi et sont établies entre l'homme noir et l'homme blanc, entre la culture occidentale et la culture africaine. Ainsi peut-on lire les craintes de Mme Eve-Marie :

Elles riaient et maudissaient l'attraction pour le péché, ce désir absolu de briser les tabous qui poussaient un blanc et une noire à s'afficher ensemble, à jouer au diable jusqu'à contracter un mariage. J'avais hâte qu'elles aillent piapiater sous d'autres cieux avec leurs ongles vernis d'où émergeaient d'en dessous six kilos de crasse, leurs tralalas de sagesse de la femme noire qui sait prendre avec détachement la fatalité qu'est l'homme et son besoin de paradis charnel permanent. (p.51).

Au final, dans cette trame de récit à la fois à la tonalité lyrique et pathétique, l'auteur use d'un lexique rabaisant en parlant de ses personnages, le lexique est composé de jurons et le champ lexical de l'immigration est péjoré car empreint de qualificatifs dégradants et de paroles abaissantes. Nous avons des termes relatifs au fléau de l'immigration, mais qui sont des expressions propres au champ lexical de l'immigration clandestine et de la dépravation des mœurs, à l'instar de : *immigrés clandestins, sans papiers, maquerelle ; nègres, négresses, les sans-abris, les crève-la faim, mère maquerelle, etc.* Puis ce lexique est paraphé de jurons et de grossièretés qui viennent avilir davantage la conception malsaine que l'on se fait de l'immigré. Cette dégradation se lit tant au niveau de la description des personnages du roman qu'au niveau d'un lexique spécial et choisi à dessein. La narratrice décrit les personnages avec une certaine agressivité, Elle cite en effet : *Les trapus bedonnants, les énormes, les déchus, les désœuvrés, les cocontinentaux, les immigrés clandestins, etc.* (p.9-10)

Dans cette euphorie manifeste de dévalorisation, apparaissent les raisons qui expliquent les désillusions liées à l'exil. La terre d'exil étant devenue *le chez soi*, est personnifiée. La France, du moins la ville de *Belleville*, devient un personnage qui broie ses concitoyens et les expose à la misère et à la dépravation comme on peut l'entendre de la bouche d'un des personnages du roman : « M. Félix Eboué, le prédicateur sans prêche, venu spécialement d'Afrique parce qu'il considérait que Paris était la ville la plus perverse du monde » (p.19).

Belleville est devenue un espace avilissant dans lequel les communautés étrangères pataugent dans une misère exécrable. La réalité sociale qui rythme la vie à *Belleville*, autour des couples et d'autres exilées, la vision du monde de ces dernières, avant et après l'exil, la confrontation des mœurs, les regards croisés, éclairent la condition de l'exilée africaine et définissent le topique de l'Occident comme un espace de déperdition. Pourtant, le personnage central se projette une issue favorable, celle de s'en sortir à tout prix.

3. La reconstruction de l'identité

L'identité est définie comme le caractère fondamental et permanent d'une personne ou d'un groupe de personnes qui fait son individualité, sa singularité. La construction de l'identité est centrée autour du personnage Eve-Marie et de sa relation avec Pléthore. On s'aperçoit que le mariage est ce sur quoi s'appuie l'héroïne afin de s'assumer en tant que femme d'honneur, citoyenne et autonome. Elle tente de dépasser sa condition d'exilée, de cesser d'être un motif

d'exclusion et régner en bonne femme vertueuse. L'héroïsme du personnage passe forcément par cette volonté de s'affirmer et par cette quête de reconquérir une identité perdue un tant soit peu, dans les méandres de l'exil. En bonne femme noire émancipée et autonome, Eve-Marie voit en cette vieille métropole ; une issue de sortie, voire une voie du salut, pour sa nouvelle existence. Et ce salut passe nécessairement par les plans de l'intégration au profit d'un bon travail et du lien de mariage.

3.1- intégration de la femme noire

À l'aune du siècle moderne, la société offre des occasions à la femme africaine pour s'émanciper. Si l'homme africain peut paraître dans cette fiction comme un agent aliénateur sur le sol africain, c'est plutôt aux côtés d'un homme blanc que Eve-Marie obtient son salut et acquiert son intégration. L'exploit d'intégration passe par son travail de chef de restaurant, son statut d'épouse de M. Pléthore, écrivaine, amie fidèle et mère de Flore des Océans, elle le dit avec une certaine fierté : « J'avais plus de quarante ans et j'étais percluse de bonheur. J'effaçais des dizaines d'années passées à rêvasser de l'amour fou, parce que Pléthore était là, à portée de mains, souriant en dessous de sa raie d'où partaient des cheveux brillantinés et gominés. » (p.15), et elle confirme : « Je croyais avoir réussi sans gêner les mœurs. J'étais un exemple parfait d'intégration pour toutes les négresses. Pendant un hiver, je m'étais promenée sans manteau pour m'endurcir au froid, j'avais appris à lire et à écrire. Je pouvais distinguer un *A* écrit en gros caractère sur un sac de farine, même un petit *a* ». (P. 37).

Même si le récit flirte avec la réalité diplomatique au sujet des rapports nord-sud, il n'en demeure pas moins qu'il fasse état d'un imaginaire plausible. Celui qui expose les causes et les conséquences heureuses ou malheureuses de l'exil en France. Et surtout, celui qui rend compte du fantasme des femmes noires à conquérir les mariages mixtes, souvent considérés comme un motif majeur de l'exil. Nous citons à juste titre l'ouvrage d'*Hélène Thiollet* qui commente cet aspect relatif au mariage mixte. Elle écrit à propos des mariages blancs ; à dissocier avec le mariage avec le blanc : « Mariage blanc est un terme commun pour désigner les fraudes au mariage dans le cas d'union ayant pour objectif l'accès à des avantages sociaux, fiscaux, professionnels ou, ce qui nous intéresse ici, l'obtention d'un visa ou d'un permis de résidence » (H. Thiollet, 2016 :105). Et plus loin, elle précise :

L'observation de l'augmentation des mariages blancs se fait dans un contexte d'augmentation globale des mariages mixtes ou binationaux et des mariages transfrontaliers. La mobilité croissante des personnes, expatriation, études, tourisme, ainsi que l'usage des réseaux sociaux sur internet font que le marché matrimonial s'est élargi. (Thiollet, *op. cit.*, p.106).

Telles que décrites, les enquêtes actuelles au sujet des mariages entre Blancs et femmes de couleur semblent être à l'évidence le point crucial et la raison d'être du roman beyalien. On retient par-là que l'origine de l'inspiration de la romancière vient de cette appréhension. Elle cherche à juste titre à recadrer ces analyses nombrilistes constatées au sein des politiques migratoires en vogue dans les discussions internes des pays d'accueil occidentaux. Le corpus de notre étude tente ainsi de répondre à un pan de cette requête contemporaine au sujet de l'amour entre des personnes différentes tant au niveau de la mélanine qu'au niveau de la culture et même au niveau économique. Souvent, « L'époux ou l'épouse issu 'e' du pays riche est suspectée de profiter de son statut et d'acheter l'autre, d'autre part celui ou celle issu 'e' du pays pauvre est suspecté 'e' de tromper l'autre à des fins de migration. » (2016, p. 106).

Par contre, cette estimation du mariage intéressé est condamnée et battue en brèche par les analyses de Rama Yade dans son ouvrage, *Noirs de France*. Rama Yade écrit en effet que : « Le nombre important de mariages mixtes en France montre que les Noirs ne sont pas absolument repliés sur eux-mêmes. » (R.Yade, 2007 : 126). On peut préciser ainsi que l'autrice, à travers *Amours sauvages*, prend le contre-pied de ce qui est décrit et suggéré dans les statistiques d'*Hélène Thiollet*. Car le couple-modèle mis en scène dans cette fiction romanesque apparaît

comme un couple normal, indemne de tout soupçon de calcul et de motif migratoire. On retient de lui que l'amour est le seul motif qui les lie l'un à l'autre, loin de tout complot d'intérêt. Donc le mariage mixte ici n'est pas un facteur d'intérêt mais juste un accomplissement personnel humain nécessaire à l'épanouissement de la femme. Cette union constitue la clé de voûte qui permet aux concernés de bâtir une famille, de la sorte, l'héroïne obtient son statut de citoyenne accomplie.

Alors que son caractère la distingue des autres nombreuses femmes noires, particulièrement celles de *Belleville* et de ses collègues de *Belles parisiennes*, Eve-Marie a le don de s'affranchir des maux qui avilissent l'espace-exil et attire les astres de la reconversion et de la reconstruction. Le charme et la séduction ont cessé d'être son gagne-pain depuis fort longtemps. De ménagère chez le docteur *Sans-souci*, péripatéticienne chez M. *Trente-pour cent*, elle est devenue chef de restaurant et écrivaine. Du point de vue social, Mme Eve-Marie Pléthore est une femme mariée et mère du petit Flore des Océans. Un parcours que l'on juge excellent pour cette fille qui vient de loin, et qui loin s'en faut, s'occupe du prochain. On peut dire d'Eve-Marie qu'elle est une femme totale, parce qu'elle est accomplie, en plus d'être une bonne chrétienne, elle s'occupe des autres femmes exilées dans le récit et favorise, à son tour leur intégration en terre d'exil. Ce parcours se solde par une immigration choisie et réussie, dont l'une des raisons fondamentales a été de tracer un trait d'union entre l'exil et l'exotisme.

3.2- Exil et exotisme

L'exil est l'expulsion d'une personne hors de sa patrie, tandis que l'exotisme est le caractère de ce qui n'appartient pas à la civilisation occidentale. De fait, l'intégration se pose comme la résolution finale du hiatus qui existe entre l'exil et l'exotisme : c'est l'aboutissement d'un fait, d'un sentiment, celui de s'accepter, de se fondre dans l'autre, de rompre avec son identité initiale, de cesser d'être l'immigrante et de devenir tout simplement compatriote. Dans l'intégration, la personne s'assujettit, se sépare de sa culture de base pour épouser la culture de l'autre et respecter les règles du lieu environnant. En fait, le lot des femmes africaines au sein de l'aventure imaginaire de Beyala est l'ensemble des fléaux inhérents à leur situation d'intégration, étant elles-mêmes des produits d'exil, les femmes noires deviennent des sujets d'exotisme pour les occidentaux qui les convoitent comme cela est décrit dans ce passage :

Et si ces négresses avaient raison ? Si les sentiments entre noirs et blancs étaient impossibles comme la semaine des six samedis ? Et s'il n'avait été attiré que par l'exotisme et qu'une fois rassasié de tout ce qu'il y avait à prendre, à jouir, à manger, à boire, il s'en était lassé ? Maman avait dit : 'ce que tu veux réaliser, il faut quatre générations de femmes pour le construire' et je me dis qu'elle avait raison. J'aurai dû l'écouter. (p. 53).

On verra que la dépravation des mœurs dont fait l'objet Eve-Marie au début du roman est due à sa nature exotique et que Michel, son amant, ne l'abordera et ne la possédera que sous cet angle, qu'à partir de ce critère exotique. Il l'aborde, non parce qu'il aime, mais à cause de ses formes généreuses. Telle la *Venus hottentote*, Eve-Marie est une femme plantureuse qui attise de la curiosité malsaine, l'autrice déclare : « Je symbolisais avec mes énormes seins coussineux, ma peau minuit et mes cheveux casquetteux, l'exception qui confirme la règle » (p. 11).

Pour revenir à l'exotisme, c'est également devenu une attitude qui se manifeste chez Eve-Marie par le repli sur soi. Tout ce qu'elle endure et qu'elle aperçoit à Belleville la replonge dans ses souvenirs d'Afrique, au point où l'Occident lui apparaît désormais comme une composante d'exotisme et un exutoire. Ses interrogations au sujet du mariage mixte, son attirance pour Pléthore, les déboires de sa copine Flora-Flore avec un époux blanc et cruel, M. Jean Pierre-Pierre l'exaspèrent. De plus, ses relations amicales avec le marginal Océans, les difficultés de Mme Babylisse, sa copine, mère de famille trop nombreuses faisant tomber les aides aux allocations familiales et même la végétation trop modeste de Paris ne rivalisant pas avec la forêt dense camerounaise font partie du lot de ses inquiétudes. Pire, le dégoût manifesté par sa mère en visite

à Paris et sa totale désapprobation des mœurs occidentales, sont sans conteste, les raisons qui l'amènent à combattre les différences. Pour ce personnage, c'est ici la raison de toutes les failles d'un exotisme tumultueux, mais qu'elle finit par vaincre et par assumer.

À cet effet, le portrait qu'en fait l'auteur du roman, démontre que malgré tout, les problèmes liés à l'exotisme peuvent être résolus grâce à une bonne volonté d'intégration. Les conseils de M. Pléthore à l'endroit de son épouse, sont sans doute éclairants : « Pléthore protestait devant ces préjugés. Qu'est-ce qu'un homme, finalement ? Pose-t-il un acte en fonction de sa peau ? Est-il bon ou mauvais en fonction de sa couleur ? ». (P. 144.)

Finalement, la méthode sociocritique de Duchet nous a permis de relever un certain nombre d'actes sociaux, entre autres, le repli sur soi, la mixité et l'intégration sociale qui nous permettent de donner des réponses à notre hypothèse. Tout d'abord, le regard de la femme africaine n'est pas le même avant et après l'exil, car avant l'exil, elle pensait que l'Europe résoudrait tous ses problèmes liés à la crise économique, au sous-développement, et à d'autres pesanteurs sociales. Alors que, une fois pendant et après l'exil, la réalité est tout autre. Présente en terre d'exil, l'africaine est désenchantée, elle passe d'illusions en désillusions, car elle se rend bien compte que la France, malgré son industrialisation, regorge tout aussi bien des quartiers malfamés, à l'exemple de *Belleville* et aussi des quartiers huppés, à l'instar de la place de l'Arc-de-triomphe et l'Avenue des Champs-Élysées. Aussi, la situation de l'immigrée devient-elle balbutiante. Face à cela, elle est très troublée, généralement à cause de sa différence et de ses difficultés d'intégration (L'obtention difficile du travail, le rejet, le regard de l'autre, la mauvaise appréciation du mariage mixte, les conditions difficiles de logement, etc.) Ce qui cause finalement une situation de désenchantement totale après l'exil.

En somme, les analyses nous permettent de dire que, seule la force d'esprit qui caractérise Eve-Marie, le personnage principal de ce roman, est le principal facteur qui lui a permis de réussir son intégration au sein de cette société hostile. Son mariage avec Pléthore et sa reconversion personnelle l'ont conduite à braver les difficultés de l'exil, l'ont portée aux fonds-baptismaux de l'espérance et ont été à la hauteur du succès escompté pour la jeune exilée africaine. En revanche, le changement des continents et le haut niveau d'industrialisation de la France n'ont pas été à la hauteur de ses attentes. C'est finalement que l'exil ne se solde pas toujours par un échec, il faut se donner les moyens pour réussir comme dans n'importe quelle autre situation de la vie.

Ainsi, la résonance de ces propos énonce une théorie qui peut se fondre à l'universel : quel que soit le degré d'exotisme des uns et des autres, l'homme doit être en mesure de s'intégrer et de s'adapter à toutes les cultures qui s'offrent à lui, car les valeurs de l'Être sont innées et ne suivent aucun déterminisme naturel inhérent à une soi-disant localisation. La terre est une plateforme et la pensée humaine est holistique, donc la dislocation des frontières n'est pas à l'origine des agissements des individus. L'individu agit en tout âme et conscience et non à cause de l'espace qui le contient, ni à cause de la couleur de peau qui le caractérise. C'est d'ailleurs en cela que nous trouvons matière à notre postulat de base ; à savoir que les femmes d'Afrique s'exilent en pensant que la terre d'exil leur offrira tout en don, alors que c'est une terre comme tout autre, une terre où seul le travail permet de mériter le succès et l'aisance matérielle. Tout exil n'est donc pas négatif, il suffit juste de se donner des bons moyens pour rendre favorable son aventure et le cas du personnage principal est loin d'être isolé. Eve-Marie est juste un exemple-modèle, c'est une héroïne : « *J'étais un exemple parfait d'intégration pour toutes les négresses.* ». L'exil est favorable à celles qui se battent pour réussir, qui se fondent sur des valeurs et se déploient pour l'amour du prochain.

Conclusion

In fine, l'exil sous la plume de Calixte Beyala est traversé par trois acteurs principaux que sont la femme, l'homme occidental et le sol français. Dans cette aventure de convoitise et de séduction, il s'opère une sorte d'osmose chez l'Africaine qui doit faire face aux défis de la société et s'accomplir dans sa vie privée. La vision idyllique que le personnage principal avait de l'homme blanc avant l'exil s'amenuise une fois en terre d'exil. De fait, la solution idoine pour la

femme exilée a été de se placer à la croisée des chemins, en appréhendant le meilleur de soi et le meilleur de l'autre. Dans le cas de l'héroïne, c'est une véritable entreprise de reconstruction de son identité à laquelle elle s'attèle, d'autant plus que l'expérience humaine est une aventure de découverte et de réconciliation face à l'altérité. Malgré tout, Eve-Marie est parvenue à se ressaisir en se construisant, en s'intégrant, en se débarrassant des mondanités et des vulgarités qui caractérisent la vie de certaines exilées. Elle parvient ainsi à s'accomplir totalement en devenant : épouse, mère, chef de restaurant et écrivaine.

Bibliographie

Corpus :

BEYALA Calixthe, *Amours sauvages*, Paris, Gallimard, 2001, 159 pages.

Romans et ouvrages théoriques

AKE Loba, *Kocoumbo, L'étudiant noir*, Flammarion 1960. 272 pages.

CESAIRE Aimé, *Cahier d'un retour au pays natal*, Présence africaine, 1983. 93 pages.

CHEIKH HAMIDOU Kane, *L'Aventure ambiguë*, Présence africaine, 1961. 191 pages.

DUCHET Claude, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979, P, 90-105.

DIOME Fatou, *Le ventre de l'Atlantique*, Ed Anne Carrière, 2003, 296 pages.

OVONO OBAME Honoré, *Cantiques de l'exil*, Edilivre, 2016. 107 pages.

RAMA Yade, *Noirs de France*, Calmann-lévy, 2007, 235 pages.

THIOLLET, Hélène, *Migrants, Migrations*, Armand Colin, 2016, 160 pages.

Articles

DOLISANE EBOSSE Cécile, *Féminitude, violence sexuelle et conflits de genre dans la prose romantique de Calixthe Beyala*, 2014.

MBAYE Diop, *Le salut de la femme africaine dans l'exil : l'interaction bonheur-identité dans une perspective problématique chez Beyala et Ken Bugul*, 2020.

UTOTOH Clément, *La critique du mariage dans Amours sauvages de Calixthe Beyala*, 2018.